

Marylin ou le drame d'un aspirateur en panne

Véronique Nguyen-Duy

Number 85, Spring 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45024ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nguyen-Duy, V. (1992). *Marylin ou le drame d'un aspirateur en panne*. *Québec français*, (85), 104–105.

MÉDIA

MARILYN OU LE DRAME D'UN ASPIRATEUR EN PANNE

Chaque matin, dans le métro, Louise Dusseault me lance un sourire forcé au visage : *Marilyn dépoussière la télévision*. Chaque soir, je refuse toutes les invitations, je congédie mon chum et me précipite devant la télévision en espérant que cette fois sera la bonne. Déception, toujours autant de poussière à l'écran. Au fil des semaines, mon impatience grandit et le doute monte en moi : suis-je tombée dans le panneau publicitaire ?

Pourtant, l'idée promettait : la formule de quatre demi-heures par semaine permettait d'explorer un champ presque vierge de la production téléromanesque québécoise. Et quelle impressionnante campagne publicitaire ! J'avoue avoir été séduite. J'espérais un nouveau discours, une nouvelle esthétique téléromanesque. J'imaginai déjà des millions de téléviseurs brillants comme des sous neufs après le grand dépoussiérage. Et, au plus fort de mes rêveries de téléphage solitaire, je me voyais à la *Bande des six* discutant de l'ère définitivement révolue des téléromans de cuisine. C'est donc avec grand plaisir que j'ai accueilli *Marilyn* dans mon salon. Mais ce téléroman est très vite devenu agaçant à plusieurs points de vue.

Cette incroyable Madame Blancheville

Très vite on reconnaît les tics de Lise Payette. Et le plus frappant est son acharnement à toujours faire se croiser la totalité de ses personnages. Bien sûr le téléroman se construit autour des rapports interpersonnels. Mais « faire en sorte qu'à la fin du téléroman les trente-huit personnages se soient rencontrés¹ » me semble constituer un défi superfétatoire menant à des situations fort peu vraisemblables.

Il ne s'agit pas de prôner un réalisme absolu du téléroman. Ce serait bien mal comprendre ce genre qui est avant tout une fiction. Cependant, le téléroman se situe, par définition, dans un registre réaliste et qui se doit de demeurer vraisemblable. Il m'apparaît que Lise Payette, dans sa volonté de promouvoir l'émancipation des femmes, tend à faire de ses héroïnes des personnages de contes de fées. Une femme est-elle soumise depuis vingt ans ? Marilyn la fait émerger de son long sommeil à l'aide d'une simple tasse de café. Un politicien est-il un peu trop véreux ? Qu'à cela ne tienne ! À pied levé, Marilyn se présente comme candidate. Le seul problème est qu'un téléroman « doit avoir de la vraisemblance pour nous retenir. Dans *Marilyn* il y a trop de choses incroyables pour accrocher vraiment. On en finit par jouer à trouver l'erreur. Ce qui est contre l'objet de l'exercice² ».



Photo: Radio Canada

Fausse représentation

On en arrive à se demander comment Lise Payette considère ses téléspectateurs, elle qui affirme et démontre sa volonté de faire progresser les choses ? Aurait-elle cédé, popularité oblige, à la norme souvent donnée dans le milieu de la production voulant que l'âge mental des téléspectateurs soit de douze ans ? Difficile à croire. Serait-ce alors une mauvaise compréhension du genre ? Je ne le crois pas non plus car, depuis *la Bonne Aventure*, elle m'a convaincue de sa compétence en matière de téléromans. Elle écrit des scénarios extrêmement populaires qui suscitent effectivement une réflexion sur la condition féminine. C'est ce qui me fait dire, à l'instar de Nathalie Petrowski : « J'ai donc suivi aveuglément Lise Payette. J'ai vu ses petites femmes au foyer faire des femmes et même des hommes d'elles-mêmes. Je les ai applaudies quand elles ont tout envoyé promener et puis quelque chose s'est passé. L'ennui m'est tombé dessus à force d'écouter non plus un langage, mais une langue de bois. Ses femmes triomphantes sont devenues aussi nulles et plates que les machos de *Lance et Compté*, aussi caricaturales aussi.³ ».

Au-delà de son problème à rendre ses intrigues vraisemblables, je crois que Lise Payette a de la difficulté à contrôler le rapport entre les attentes créées chez les téléspectateurs et le contenu de ses téléromans. Lorsque Belleau-le-petit-macho s'est transformé en héros d'un téléroman qu'on prétendait axé sur le thème de la condition féminine, j'ai sourcillé. Maintenant que je pressens qu'elle nous ressert le même plat avec Henri Saint-Jean, je suis stupéfaite. On le sait, le phénomène Belleau a pris des proportions démesurées. « Et derrière Jean-Paul, comme Yvette, la même ombre : Lise

Payette. Étonnant tout de même que le héros des *Dames de cœur* soit un homme. J'avoue que je m'attendais à l'inverse⁴. Et c'est précisément le fait que ces attentes, installées à grand renforts de publicité, ne soient pas comblées qui contribue à développer chez moi un sentiment grandissant d'impatience. C'est comme si je n'arrivais plus à pardonner le manque de vraisemblance, le moralisme et les machos-héros d'une *Marilyn* qui prétend pompeusement dépoussiérer la télévision.

Quand le dépoussiérage devient une corvée

Alors, au-delà du simple jeu de mot - car rien n'est innocent à la télévision - que me laisse espérer une *Marilyn* qui dépoussière la télévision ? Je n'irais pas, comme le faisait Louise Cousineau⁵, jusqu'à reprocher à Lise Payette de ne pas nous faire assister aux corvées de ménage. Elle n'a pas à m'imposer des récurages répétés au moment où je viens à peine de terminer ma propre vaisselle. Quelques coups de torchon par-ci, quelques patates épluchées par-là suffisent amplement à dessiner le contexte. Ma déception ne tient donc pas à ce détail.

Mais, j'aurais voulu croire que *Marilyn* dépoussière la télévision en ce qui a trait au genre. Malheureusement, ce n'est pas le cas. Ainsi, *Marilyn* exploite les gros plans et des champs/contrechamps. Oui, oui, ceux-là mêmes qui me permettent de mieux savourer les déclarations d'amour d'Henri et les crises de larmes de Fabienne. *Marilyn* n'est pas sorteuse non plus, contraintes budgétaires obligent, et les extérieurs sont systématiquement évacués. Que dire des actions sinon qu'elles sont, mis à part quelques *stepettes* à gauche et quelques coups de plumeau à droite, réduites à leur strict minimum ? Ce téléroman reproduit donc *ad nauseam* les codes esthétiques établis. Il ne fait pas non plus école au niveau de la structure

narrative. Par exemple, ce genre tend à évacuer le social. Bien qu'on sente la volonté de Mme Payette de témoigner des distinctions de classes sociales, ces dernières deviennent rapidement insignifiantes. Marilyn peut se mêler outrancièrement de la vie privée de ses clients, les critiquer et leur faire la morale sans jamais mettre en jeu son poste. Cette Marilyn fouineuse, prétentieuse, moraliste et invraisemblablement intouchable est précisément celle qui m'exaspère.

Je me prends alors à espérer que le grand changement se produise au plan de la signification. Mais qu'y a-t-il de si différent dans *Marilyn* ? Un discours sur le rapport des femmes au pouvoir ? Bien que je crois nécessaire de poursuivre dans cette voie, il faut dire que c'est déjà fait et Lise Payette devrait le savoir puisqu'elle est de celles, avec Janette Bertrand, qui ont amorcé le mouvement. De plus, les personnages féminins de *Marilyn* ne sont pas vraiment des héroïnes mais plutôt des prétextes au déroulement de l'histoire. En fait, il n'y a que *Les dames de cœur* qui avait réussi l'exploit de faire de femmes les personnages clés, pivots et moteurs de toute l'intrigue. Alors, le dépoussiérage s'opère-t-il au niveau des rôles masculins ? On a beaucoup encensé Lise Payette qui, disait-on, donnait une autre voix aux hommes, celle de l'intériorité. Je crois plutôt qu'elle demeure enfermée dans ses propres stéréotypes et tend, encore une fois, à me présenter et, pire encore, à me faire aimer, l'expression exacerbée du macho-vieillissant-au-complexe-de-Peter-Pan. Entre Jean-Paul et Henri, mon cœur balance et je me demande, question cruciale, avec qui la secrétaire de l'année ira dîner cette saison ?

Prétendre dépoussiérer la télévision est une arme à double tranchant. Si on s'attire aisément un large public, encore faut-il être capable de lui donner ce qui lui

a implicitement été promis. Avec un manque de vraisemblance chronique, avec des stéréotypes qui tournent à la parodie et avec un moralisme sirupeux qui m'exaspère plus qu'il ne m'éduque, c'est, à mon avis, ce que Lise Payette ne réussit pas à faire et ce qui me rend *Marilyn* de plus en plus insupportable.

1. Lise PAYETTE, Commentaire tiré de l'émission *Les dessous de Marilyn*, Radio-Canada, septembre 1991, 19h30.

2. Louise COUSINEAU, « Marilyn; fantastik fiction », *la Presse*, 3 octobre 1991, p. E-1.

3. Nathalie PETROWSKI, « Appelez-la Lady Macbeth », *le Devoir*, 5 mars 1988, p. C-2.

4. Suzie TURCOTTE, « Jean-Paul et cie: des drames de cœur », *le Téléspectateur*, vol. 9, n°1 (été 1989), p. 22.

5. Louise COUSINEAU, « Évidemment, au réseau où une femme de ménage fait tout sauf du ménage, on ne peut pas s'attendre à ce qu'un animateur anime », *la Presse*, 1^{er} octobre 1991, p. E-1.

* Département de communication, UQAM.